

manifestement trouvé sa voie dans l'écriture.

Dès 1984 il publie au Sorbier l'album *Cache-Caboche* illustré par Odile Caucat. Débutant chez Bayard Presse en 1985, il intervient dans *Astrapi*, *Okapi*, mais aussi *Grain de soleil*, le titre catholique, pour des biographies religieuses.

Il officie également chez le concurrent d'alors, Milan, toujours pour la jeunesse, par exemple dans *Diabolo* en 1991 (*La Puce à l'oreille*, *Bastien à Noël-Ville...*).

En 1992 apparaît dans *Astrapi* le personnage de l'Inspecteur Bayard, dont les enquêtes policières sont conçues comme des énigmes posées au lecteur : la démarche est au croisement d'une vieille tradition de la bande dessinée, illustrée par « Les Enquêtes de Ludo » dans *Pif gadget* (1969-1981) ou « Robillard » (*Pilote*, 1959-1962), et du succès des « Livres dont vous êtes le héros » : une lecture impliquante, un lecteur actif.

Les premiers scénarios sont signés Dieter et Jean-Claude Cabanau, pseudonyme de Fonteneau, qui écrit seul dès le tome 2. *L'inspecteur n'a peur de rien*, *Mystères à toute heure*, *Les Dragons du diable...* ces titres illustrent bien le cocktail de gentil récit policier, de science-fiction et de fantastique explicable conçu pour les jeunes lecteurs. Bien structurées, ces histoires dynamiques se marient parfaitement au trait simple et énergique de Schwartz pour constituer un nouveau classique de l'enfance. Les dix-huit volumes, aux titres souvent clin d'œil comme *Le Mystère de la chambre rose*, *L'Inspecteur voit rouge...* ont bénéficié d'une belle intégrale et semblent échapper au temps, contrairement à beaucoup d'autres titres de *BDAstrapi*.

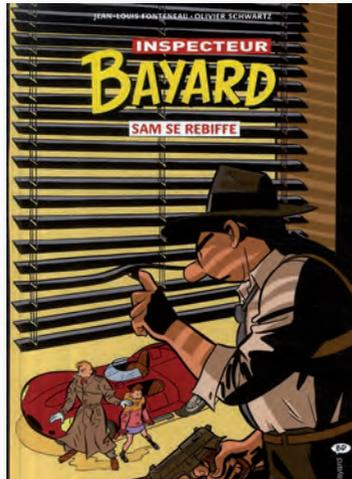
Jean-Louis Fonteneau avait aussi collaboré avec Delcourt (*Les Mondes de Léa*, 2004) Milan (*Promenons-nous*, 2005 avec Jacques Azam) et les Humanoïdes associés (*Brüssli*, 2006-2010, trois tomes dessin J. Étienne ; Delta, 2007), *KSTR (Angle mort*, 2007 avec Balez), *Jungle*

(*Pokerface*, 2011, dessin Arnoux).

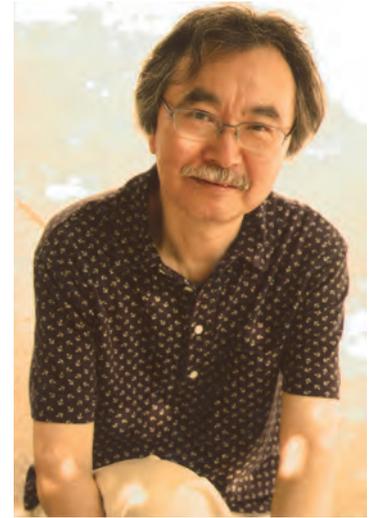
En 2013 il avait publié chez Glénat un récit historique ambitieux, *Les Génies de l'Arc de triomphe*, animé d'une réflexion originale renvoyant au « roman national ». Autre marque de son éclectisme, il avait six albums de chansons pour enfants interprétées par Claude Jardin, dont *Les 3 p'tits chats*.

Son œuvre populaire et de qualité avait trouvé une reconnaissance « officielle » avec le prix BD Jeunesse France Télévisions en 2001, et l'Essentiel jeunesse au FIBD 2003.

Olivier Piffault



Hommage à Jirō Taniguchi

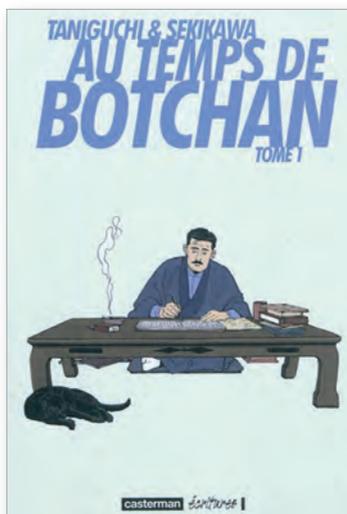
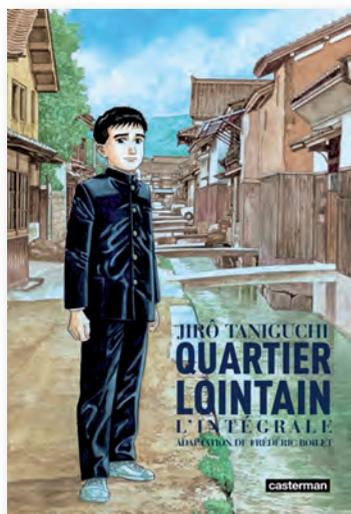


Jirō Taniguchi, le monde sous le regard des hommes tristes

Ce 11 février 2017, celui que Benoît Peeters avait qualifié de « l'homme qui dessine », par référence à l'un de ses livres, *L'Homme qui marche*, disparaissait à Tokyo à 69 ans, après une longue maladie.

Pour mesurer l'ampleur de l'émotion et de l'impact suscité par cette nouvelle, il y a les réseaux sociaux, les commentaires de la foule des anonymes lecteurs, les sites et revues professionnelles et spécialisées. Ses éditeurs français ont ainsi organisé exposition et conférence au salon du Livre Paris 2017.

Plus surprenant est ce constat : tous les médias généralistes, tous les quotidiens y compris régionaux, les hebdomadaires culturels y ont consacré un article, abondant qui « le poète », « le roi », « le maître » du manga, « il maestro del fumetto », « a hugely influential and admired writer and artist », « Poet der Langsamkeit », « The Kieslowski of the page, a serene, profound observer of the world » (G. Del Toro), « Japanese manga legend »



(Variety), «l'homme qui rêvait en dessinant», «un pan de l'histoire du manga», «un mangaka qui rêvait d'Occident», «un voyageur immobile» enfin pour Benoît Peeters encore. C'est dire l'influence profonde et la pénétration de son œuvre dans notre culture, et son poids spécifique dans la vision française du manga.

À côté d'Otomo et sa science-fiction révolutionnaire, autorisant une vision adulte de la japanime et du manga, de Toriyama dont le *Dragon Ball* a ouvert la voie à d'innombrables shonen manga, l'œuvre de Taniguchi est celle qui, en Occident, a fait prendre conscience au grand public de la variété radicale existant dans le manga, de la valeur culturelle et esthétique potentielle de ces artistes, de la proximité (apparente) avec notre bande dessinée. *Quartier lointain* a été le premier manga «BD de l'année» en Allemagne (2007), en Italie en 2001, premier Alph-art du scénario en 2003, puis du dessin en 2005 à Angoulême... En cela il a été un passeur, un pont entre des univers de bande dessinée, un point de consensus dans un milieu où les chapelles sont légion. L'abbaye de Fontevraud lui a consacré une exposition en 2012, et Vuitton lui commande le volume vénitien de sa collection de prestige de carnets de

voyages. N'ayant bien sûr pas les tirages ni les personnages, et donc la popularité, des auteurs de shonen ou seinen des grands hebdomadaires japonais, Jirō Taniguchi n'occupait paradoxalement pas cette même position emblématique au Japon, mais il y était reconnu et avait été souvent distingué : prix Shogakukan en 1992, de l'association des mangaka en 1993, le majeur Prix culturel Ozamu Tezuka en 1998, décerné par l'Asahi Shimbun par exemple. *Quartier lointain*, *Au temps de Botchan*, *Le Sommet des dieux* : ces trois œuvres de registres différents ont ainsi été couronnées tant en Europe qu'au Japon.

Ce dessinateur discret, au sourire charmeur derrière ses lunettes légères a en effet produit une œuvre d'une richesse et d'une variété peu communes, abordant tous les genres et les formats, au cours de quarante-sept ans de création autonome. Il a publié plusieurs dizaines de séries et one-shot, dont une petite quarantaine traduits en français : c'est tout simplement le mangaka le plus édité en France, si l'on ne compte pas en chiffres de ventes.

Bien que ne se dessinant pas lui-même, il utilisait fréquemment des éléments personnels en support à ses histoires. C'est ainsi qu'on

trouvera l'écho de sa jeunesse d'assistant mangaka dans *Un zoo en hiver* (2008), émouvante histoire d'amour et de choix de vie.

Né le 12 août 1947 à Tottori, assistant entre 1969-1973 du mangaka Kyota Ishikawa, dessinateur animalier, puis de Kazuo Kamimura, il livre sa première œuvre dès 1970, *Un été desséché*. La rencontre avec le journaliste Natsuo Sekikawa, devenu son ami et principal scénariste, est déterminante. Son style réaliste est très tôt fixé, mais il l'utilise dans toutes sortes de genres (érotique, sportif, policier, science-fiction, sentimental, historique ou animalier), et l'infléchit vers l'emphase, la puissance autant que la poésie contemplative, les scènes d'action que les récits immobiles. *Trouble is my business* (1980) est ainsi un polar hard-boiled au héros fatigué, divorcé et abusant de l'alcool, cousin mal élevé du master Keaton d'Urasawa, et surtout influencé par le Sam Pezzo de Vittorio Giardino (1979). *Blanco* (1984) est un récit de science-fiction, porté par un dessin animalier puissant, un rythme effréné et une narration intense. *L'Encyclopédie des animaux de la Préhistoire* (1987) joue au documentaire et illustre la précision du trait et l'exigence des décors, caractères qui éclatent avec poésie et romantisme dans le cycle *Seton le*

naturaliste (2004), d'après les récits de ce précurseur de l'éthologie.

Kaze no Shō, le livre du vent (1992) est un manga de samouraï, consacré à une vision historicisée de Jubei Yagyu, un des plus célèbres d'entre eux, sur un scénario de Kan Furuyama. Avec le romancier Baku Yumemakura, il aborde les arts martiaux dans *a Garoden* (1989). Tout au long des années 1980-2000, il continue de produire des nouvelles autour du western, de la science-fiction, l'Histoire, l'aventure... rassemblés en recueils.

Au temps de Botchan (1987-1996), peinture kaléidoscopique du Japon de 1900, ère Meiji, et de ses élites intellectuelles, militaires et sociales, fascinée par l'Occident et s'interrogeant sur sa civilisation, lui vaut prix et considération. Cette œuvre dense et ambitieuse est ainsi une introduction unique à cette culture pour le lecteur occidental.

C'est autour de 1990 qu'apparaissent une veine et un style personnel et original, volontairement contemplatif et mettant en scène des personnages observateurs de la nature, de la vie, des humains, et qui va résonner dans toutes les autres œuvres. La magie de l'instant, la capacité à transmettre une émotion, à saisir une poésie fugace : ces caractéristiques de Taniguchi cristallisent dans le fameux *Homme qui marche* (1990) et le bouleversant *Inu o kau* (élever un chien), *Terre de rêves* (1991).

Les vingt années qui suivent voient les chefs-d'œuvre, bien connus car presque tous traduits, s'enchaîner. Le thème de la fêlure intime, du déchirement, de l'insatisfaction face à la vie sont souvent des éléments essentiels, déclencheurs, des récits. *Le Journal de mon père* (1994) est le requiem amer et trop tardif d'un fils à son père méconnu, que Taniguchi place dans sa région natale, en une succession de flash-backs. *Quartier lointain* (1998) est une autre quête d'un père disparu, et d'une vie menée sur un

malentendu, dans un voyage temporel fascinant. *Le Sommet des dieux* (2000-2003), sur le roman de Yumemakura, aborde le mythe de l'Everest à travers la figure mythique de Mallory, en suivant les ascensions de deux Japonais. Jirō Taniguchi y réalise une synthèse de ses récits naturalistes et de ses drames psychologiques. Habu Joji, Fukamachi s'inscrivent dans la lignée de ces personnages au regard éternellement triste, blessés par la vie mais en lutte autant qu'en souffrance : des héros qui « mènent un rude combat solitaire », qui « continuent d'avancer avec tout (leur) cœur ». La dimension épique du récit masque à peine les similitudes de toutes ces œuvres. Le chasseur des *Enquêtes du limier* (2011) est le cousin bourru de ces héros déterminés autant que mélancoliques. *Un ciel radieux* (2004) est le récit fantastique de la sur-vie d'un mort qui refuse de quitter sa famille et son amour, et atteint une intensité émotionnelle peu commune. Cette capacité subtile à éveiller l'âme du lecteur se retrouve dans le méconnu et puissant *Mon année* (2009), sur le scénario du français J.-D. Morvan, sur la trisomie. Taniguchi s'y essaye au format d'album européen, cartonné en couleurs. *Le Promeneur, La Montagne magique et Les Gardiens du Louvre* furent ainsi produits « à la française », tout en gardant la structure des mangas de l'auteur.

Célébré en Europe et notamment en France, Taniguchi a aussi collaboré avec Moebius/Jean Giraud pour un manga de science-fiction hybride, *Icare* (1997), un projet ambitieux mais inabouti. Ses œuvres récentes abordent la biographie historique sous un angle personnel et documentaire, loin de tout héroïsme, qu'il s'agisse du cartographe de *Furari* (2011) ou de *Elle s'appelait Tomoji* (2014), consacré à une « anonyme » fondatrice d'un temple bouddhiste.

De l'ensemble de cette œuvre monumentale et qui a labouré tant de genres, c'est peut-être dans une œuvre de commande, *Les Gardiens du*

Louvre (2014), que s'échappent des définitions ramassées de tous ces mangas. Un alter ego du dessinateur dialogue avec Corot et Van Gogh, dans un procédé qui rappelle celui de Miyazaki dans *Le Vent se lève*, comme avec l'incarnation de la Victoire de Samothrace. L'aventure y est qualifiée de « requiem pour les esprits logés en chaque chose », bel écho de ce dialogue constant des personnages de Taniguchi avec les fantômes qui les hantent. Le narrateur achève sa traversée sur cette interrogation emblématique de toute l'œuvre, adressée à son humanité : « En songe et en réalité, et dans nos chimères, que nous est-il donné de voir ? »

Olivier Piffault

www

Retrouvez la bibliographie complète de Jirō Taniguchi sur notre site cnlj.bnf.fr

↓

Benoit Peeters : *Jirō Taniguchi, l'homme qui dessine*, Casterman.

